Jacques Cellard

Ça mange pas de pain!

400 expressions familières ou voyoutes
de France et du Québec



ÇA MANGE PAS DE PAIN

© Hachette, 1982.

JACQUES CELLARD

ÇA MANGE PAS DE PAIN !



DL-16-11-1982-35217

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

INTRODUCTION

Il est difficile de donner un nom précis aux expressions réunies dans ce petit recueil, comme d'ailleurs à celles, plus nombreuses, qui figurent dans les recueils du même genre. Expressions ? C'est bien vague. Locutions ? Qu'est-ce au juste ? Les spécialistes parlent de « phraséologie ». C'est bien indigeste.
Le problème n'est pas nouveau. Voici trois cent cinquante ans paraissait à Paris le premier de nos dictionnaires d'expressions. Son auteur, Antoine Oudin, le baptisa « Curiosités françaises ». Il disait bien ainsi ce qu'il voulait dire : comme toute autre langue, mais avec une abondance et une fantaisie exceptionnelles, le français s'est donné des « façons de parler » curieuses.
Curieuses, pourquoi ? Parce qu'elles débordent la logique bêtasse de l'information ; parce qu'elles se comprennent aussi bien qu'elles s'expliquent mal ; et parce qu'elles piquent, précisément, la curiosité de qui s'attarde sur elles.

On en dira que ce sont des monstres si l'on s'en tient à la rigueur géométrique du langage ; ou de petites merveilles si l'on estime que la première vertu d'une langue est d'établir entre ceux qui l'emploient des rapports de complicité affectueuse, de convivialité pour user d'un mot à la mode.

Voici donc ces « curiosités françaises » sauce 1982. Mes devanciers ne m'avaient pas laissé grand-chose à découvrir. Il me restait cependant les curiosités de la rue, ces petites phrases qui en disent plus long qu'un grand discours. Vous en trouverez ici quatre centaines. Selon votre appétit, ce sera peu ou beaucoup.
À peu près toutes sont inédites, je veux dire qu'elles sont enregistrées pour la première fois dans un livre, alors qu'elles le sont depuis longtemps dans nos têtes. Il m'a semblé que peu de nouveautés valait mieux que beaucoup de redites. Je n'ai fait exception que pour quelques « curiosités » à propos desquelles j'estimais apporter des explications meilleures que celles qui ont cours. La connaissance de notre langue est faite de ces petits progrès sans prétention.

À peu près toutes sont illustrées de citations d'auteurs très divers. L'expérience du *Dictionnaire du français non-conventionnel,* dont *Ça mange pas de pain* est un peu le prolongement, m'a convaincu qu'en définitive la citation était une bonne affaire pour le lecteur : c'est la fleur vivante à côté des fleurs d'album que sont les définitions.

Je me suis permis un peu de fantaisie dans le libellé d'entrée des expressions, tout en m'efforçant de retenir la phrase qui me paraissait le plus souvent entendue. Après quoi, j'ai tout disposé en ordre très alphabétique, en partant de la première lettre du premier mot de la phrase, sans me soucier de distinguer entre les noms, les verbes ou les adverbes. Mais l'index final, établi par Nadine Vasseur avec beaucoup de méthode et d'astuce, permet au lecteur de retrouver n'importe quelle phrase à partir de n'importe quel mot de cette phrase. Bref, nous avons fait pour le mieux et nous espérons...

LE LECTEUR *(qui trouve que ça commence à bien faire).* — Oh ! Eh ! Tu vas nous introduire encore longtemps ? Arrête ton char, Ben-Hur !
L'AUTEUR *(vexé comme un pou).* — Bon, ça va ! Si tu n'en veux pas, je la remets dans ma culotte ! Ça mange pas de pain.

JACQUES CELLARD

Avertissement de l'éditeur

Q Cette vignette, placée en tête d'un article signale une expression québécoise.

Le carré éclairé, dans le corps d'un article, précède le commentaire historique et le distingue de la définition.

Accrochez les wagons !

C'est le type des « phrases-excuses » qui prolongent un bruit inconvenant (en l'espèce, celui d'une éructation intempestive) par une exclamation inattendue, dont le bruit en question peut, avec beaucoup d'indulgence, passer pour avoir été la première syllabe.
En fait, la complicité de l'auditoire est acquise, et la phrase-excuse manifeste surtout le plaisir d'une convivialité sans contrainte.

> — *On dit toujours : « **Accrochez les wagons** » quand on rote. Mais « Achetez-moi des balais » c'est bien plus marrant. J'oublie à chaque coup, c'est con, je dis toujours les wagons.*
> J.-L. BOST, *le Dernier des métiers*, p. 106.

À cet été sur la glace !

C'est-à-dire : au plaisir de ne jamais vous revoir, ou en tout cas, le moins souvent et le plus tard possible. Mais cette manière ironique de prendre congé de quelqu'un, et plus encore de lui donner congé, est aussi à l'occasion un simple « au revoir ! » plutôt amical.
N'est pas (ou plus) très usuel.
☐ La plaisanterie se comprend d'elle-même : il ne gèle pas l'été. Elle a pu être de mode dans la première moitié de notre siècle, mais remonter au siècle précédent.

> *Au passage, ils saluaient, le chapeau ou le béret à la main, ironiquement, Mme Victor et Mme Edmond qui leur disaient :*
> *— À bientôt !*
> *— **À cet été, sur la glace !** répondaient de jeunes voix rieuses.*
> R. FAUCHOIS, *la Paix des familles*, p. 136.

acheter une conduite

Mettre fin à une vie dissipée, à une existence moralement et financièrement répréhensible. Renoncer aux aventures, en particulier galantes.

☐ L'ironie de l'expression tient dans l'idée qu'une conduite (sous-entendue sage, prudente) peut s'acheter du jour au lendemain, comme un nouvel habit. Faute d'avoir vu cette sorte de conversion s'opérer peu à peu, on suppose que l'intéressé s'est offert cette bonne conduite surprenante moyennant quelque argent.

Daté de 1863 par Gaston Esnault.

> LISA. — *Tu veux m'empêcher de gagner ma vie ?...*
> CHABOT. — *Puisque je te dis que* ***j'ai acheté une conduite.***
> LISA, *très pressante.* — *Voyons, mon petit Chabot !... mon petit Chabot... Je t'assure... tu verras... (Elle lui parle à l'oreille).*
> O. MÉTÉNIER, *la Casserole,* p. 12 (théâtre).

À côté, c'est pas dedans !

C'est une lapalissade, une vérité première dans le genre de « l'heure, c'est l'heure », et bien d'autres. L'expression a un premier emploi tout innocent dans le commentaire de nombreux jeux d'adresse ou sportifs. Ainsi en football : *À la vingt-troisième minute, Zbroumlawsky tire pour la France. Hélas ! sans résultat ! Eh oui ! À côté, c'est pas dedans.*

Mais vous pouvez aussi l'employer, ou l'entendre employée, dans un contexte beaucoup plus intime, encore qu'il s'agisse aussi, d'une certaine façon, d'un jeu d'adresse et d'un sport. Je ne m'étends pas sur cette devinette trop facile.

☐ Impossible de dater ce genre d'expressions : on a toujours joué à « à côté c'est pas dedans. » Disons à tout hasard vers la fin du siècle dernier.

> *Je la prenais en cachette, dans les bois, le long de la Marne, et puis elle demandait pas mieux. On faisait dix mètres, pouf ! en plein été dans l'herbe, pouf ! ça y était ! **À côté, c'était pas dedans,** c'était bien dedans. Je l'aime bien ma petite mère, je lui en ai fait voir dans la vie !*
> L. AUROUSSEAU, *Une vie de cheval*, p. 144.

à la mords-moi le doigt

« Bizarre ! Inattendu ! Incongru ! » en parlant d'une réflexion, d'un incident. *Tes histoires de soucoupes volantes à la mords-moi le doigt, ça suffit !* L'expression est plutôt péjorative. Un truc *à la mords-moi le doigt* ne fait pas rire : il incite à se méfier.
En parlant d'un homme, mais seulement à l'égard de ses capacités professionnelles : incompétent, pas sérieux.
☐ L'expression apparaît pour la première fois dans *le Feu* (1916), d'ailleurs mal comprise par H. Barbusse. L'idée est : « mords-moi le doigt pour m'assurer que je ne rêve pas, tellement ce que je vois est extravagant ». Mais on connaît déjà à Dijon, en 1908, *un truc à la mords-moi le pif*, « pas sérieux », qui relève de la même explication. (G. Esnault, *Dictionnaire historique des argots français.*)

> *Des techniciens à la manque ! Des techniciens **à la mords-moi le doigt,** bons à se ficeler des griffes aux godasses pour fixer des isolateurs sur les poteaux, des chimpanzés qui débobinent les câbles de tambour avec des mains poisseuses de chatterton... des lapins mécaniques, quoi !*
> A. ARNOUX, *le Cabaret*, p. 211.

à la mords-moi le nœud

Comme l'expression précédente : bizarre, pas sérieux. Mais « le nœud » est ici le membre viril, sens argotique ancien du mot, et l'expression rejoint celle qui parle de *se la prendre et se la mordre*, être témoin d'un fait extravagant. Par ailleurs, on passe facilement de l'idée du doigt à celle du « gros doigt », et inversement. Il n'est donc pas exclu qu'*à la mords-moi le doigt* soit une forme atténuée d'*à la mords-moi le nœud*. Toutefois cette dernière expression n'apparaît pas dans les textes avant les années 1950, donc quarante ans après l'autre.

> — *Schopenhauer se demande quelque part pourquoi l'homme et non l'animal redoute tant la mort. À tous les coups, c'est parce que l'homme a le sens du temps qui passe. Seriez-vous donc des animaux ? rétorqua Paul qui embrassa ensuite Marie sur les joues.*
> — *Trêve de philosophie* ***à la mords-moi le nœud,*** *dit Jean-François. Voilà, réflexion faite, nous marchons avec toi...*
> G. GUÉGAN, *la Rage au cœur*, p. 202.

à la va comme je te pousse

N'importe comment, sans organisation ni précautions, sans soin, en parlant de la marche d'une entreprise. L'expression ne s'applique guère à l'état de santé d'une personne. *Je me porte à la va comme je te pousse* est rare. Elle est usuelle et péjorative dans les autres cas, souvent pour porter un jugement méprisant sur le résultat d'un travail. *C'est fait à la va comme je te pousse.*

☐ Aujourd'hui lexicalisée, c'est-à-dire soudée derrière « à la... », elle a été longtemps une simple exclamation, une petite phrase isolée. Ainsi dans Victor Hugo : *Après quoi, va comme je te pousse, le*

fossoyeur est là, le Panthéon pour nous autres, tout tombe dans le grand trou (les Misérables).
Le « je » ne doit pas être pris au pied de la lettre. Il représente les circonstances, les incohérences de la vie, le Destin. Sous sa forme impérative, l'expression se trouve pour la première fois dans un roman de Balzac en 1833.

> *Bien sûr, si j'avais été dans une clinique, avec un bon médecin qui n'aurait eu à penser qu'à moi, j'aurais été mieux soignée. Mais là, en dortoir, comme on était, ça se passait un peu* ***à la va comme je te pousse.*** *Le médecin, on ne le voyait pas souvent. C'étaient les étudiants et les infirmières qui s'occupaient de nous. Alors, ma foi !...*
> R. GUÉRIN, *la Peau dure*, p. 104.

aller comme un tablier à une vache

Ne pas convenir du tout ; ne pas « aller » à quelqu'un, en parlant d'un vêtement, d'un accessoire d'habillement. *Ce smoking, mon pauvre gars, ça te va comme un tablier à une vache !*
Indifféremment au masculin ou au féminin. *T'as vu la mémère avec sa jupe écossaise ? Ça lui va comme un tablier à une vache !*
Plus rarement, au figuré, en parlant d'une activité, d'un métier, d'une attitude. *Parler l'argot, mon pote, ça te va comme un tablier à une vache !*
☐ L'expression peut s'expliquer naturellement par l'idée que la vache, par ailleurs animal stupide et sans beauté, n'a que faire d'un tablier. Mais pourquoi précisément une vache et un tablier ?
Proposons donc une autre explication : la « vache » serait ici « le paresseux », ou « la paresseuse ». Ce sens du mot est bien attesté dans les années 1880 à 1910, entre autres par O. Mirbeau et A. Bruant. Le

tablier serait celui de l'ouvrier ou de la travailleuse, cuisinière ou ménagère. Or le tablier, symbole du travail, ne « va pas », ne convient pas à celui ou celle qui n'a aucune envie de travailler.

Allez, roulez jeunesse !

« Allez-y ! Allons-y ! En avant ! Continuez ! » L'expression est usuelle et sans doute assez ancienne. « Roulez » doit être compris comme dans le proverbe : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », sans allusion particulière à un déplacement sur roues ou roulettes. Ce qui « roule » va bien.

> *Un limonaire jouait un air ancien au centre d'un manège de cochons roses, de chevaux de bois, de poules sculptées et de carrioles à clochettes.* ***« Allez, allez, roulez jeunesse ! »*** *criait le tenancier, les enfants s'agrippaient aux barres.*
> G. MORDILLAT, *Vive la Sociale !*, p. 21.

Q ambitionner sur le pain bénit

Exagérer, en paroles mais plutôt en actes ; en faire ou en prendre trop ; dépasser les bornes convenues. Également, revendiquer mal à propos, en demander encore plus. Très souvent employé à la forme négative et à l'impératif : — *Je t'ai donné dix piastres pour tes deux heures de pelletage, c'est correct pour ton travail, alors ambitionne pas sur le pain bénit pour le reste !*

☐ Le verbe *ambitionner*, plutôt littéraire et peu employé en France, l'est au contraire au Québec très couramment, avec le sens de : « Mettre trop d'ardeur à faire ou à vouloir quelque chose », « faire du zèle » ; mais aussi « en prendre plus que sa part ». C'est de ce

sens qu'est partie l'expression : *ambitionner sur le pain bénit,* c'est en prendre plus que sa part au moment de la distribution, au milieu de la messe ; en chaparder d'un coup plusieurs morceaux au lieu de se contenter du morceau qui revient à chacun des fidèles.
D'où le sens plus général d'« exagérer », ou familièrement, « y aller un peu fort », *charrier.* Bien entendu, l'expression s'est entièrement détachée de son contexte religieux d'origine.

> *Tout bonnement, ma tante annonça :*
> *— Vous autres, les p'tits gars, vous allez monter vous coucher sans manger...*
> *— Pourquoi ?...*
> *— **Vous avez ambitionné su' l'pain bénit...***
> J.-P. FILION, *le Premier côté du monde,* p. 22.

annoncer la couleur

Faire connaître d'entrée de jeu ses intentions, sa volonté, ce que l'on a à faire savoir à des interlocuteurs, sans prendre de précautions oratoires, sans circonlocutions. Ce qui est « annoncé » est soit inattendu, soit déplaisant, et fera obligatoirement l'objet de l'entretien ou du propos qui suivra. Également, et très couramment au café, faire connaître au serveur quelle consommation l'on prendra, commander : *Messieurs, je vous écoute. Annoncez la couleur !*
☐ À quelques détails près, trois jeux de cartes dans lesquels on « annonce la couleur » peuvent avoir donné naissance à cette expression. Ce sont le whist (un peu passé de mode), la manille, et surtout la belote. Dans ces jeux, le donneur retourne la dernière carte, dont la « couleur » (trèfle, carreau, cœur ou pique) sera celle de l'atout, et il annonce cette couleur. Il y a donc bien à la fois surprise et énonciation d'une suite.
Très usuel. Apparition possible dans les années 1910, ou au plus tard 1920.

Et je bagotte tout de suite au bureau. J'étais déjà dégonflé, hein, mais tout de suite, ***j'annonce la couleur :***
— Mon capitaine, je demande à passer officier...
Mon vieux, il m'a regardé comme si j'avais été changé en nègre.
R. DORGELÈS, *le Cabaret de la Belle Femme,* p. 75.

à pied, à cheval et en voiture

Complètement, absolument, de toutes les façons, autant qu'il est possible.
L'expression est le plus souvent associée à l'idée d'un mépris ou au moins d'une indifférence totale, et dans des formules insultantes : *Monsieur, je vous salue et je vous emmerde, à pied à cheval et en voiture.* Également assez usuel après : *Qu'il aille se faire voir, à pied, à cheval et en voiture.*
☐ Selon leur importance, autrefois, les auberges ou les relais du bord des routes offraient le logement soit pour les voyageurs *à pied* seulement (l'auberge n'avait pas d'écurie), soit pour les coches et les diligences (vastes écuries, remonte des chevaux, personnel nombreux).
Ces possibilités étaient indiquées sur l'enseigne : Ici, on loge à pied et à cheval.
À pied, à cheval et en voiture est donc devenu synonyme de « toutes les façons ». Oudin (1640) note déjà : *Chercher à pied et à cheval,* « de tous côtés, avec diligence ».

On mentait avec rage au-delà de l'imaginaire, bien au-delà du ridicule et de l'absurde, dans les journaux, sur les affiches, ***à pied, à cheval, en voiture.*** *Tout le monde s'y était mis.*
L.-F. CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit,* p. 56.

Les gens du quartier ? Je les emmerde. ***À pied, à cheval et en voiture.***
R. QUENEAU, *le Dimanche de la vie,* p. 158.

Arrête ton char, Ben-Hur !

Cesse de nous raconter n'importe quoi ! N'exagère pas ! Cesse de te moquer de nous ! Tais-toi !
Le *Ben-Hur* est facultatif, et la forme ancienne et encore très usuelle de l'expression est : *Arrête ton char !* qu'il faudrait écrire : *ton charre.* Le mot est en effet directement formé sur le verbe *charrier,* « exagérer », « se vanter ». Un *charre,* c'est une vantardise mensongère.
Mais, à la suite de l'immense succès, en 1926, du film *Ben-Hur,* dont l'épisode le plus spectaculaire était une course de chars à Rome, dont Ben-Hur sortait vainqueur, l'expression a été plus ou moins ironiquement comprise comme : *Arrête ton char !,* les propos mensongers ou excessifs étant d'ailleurs imaginés comme un « char » lancé sur la piste. D'où : *Arrête ton char, Ben-Hur !*
Après 1945, et en comprenant cette fois « char » comme « engin blindé », « char d'assaut », l'expression s'est enrichie d'une nouvelle variante : *Arrête ton char, la guerre est finie !*

> — *C'est-à-dire qu'à un moment on en avait parlé, c'est exact. Toussaint aurait préféré parce que le neveu Simonpietri, bien brave il est, bien courageux, mais il a encore beaucoup à apprendre. Seulement, je vais t'expliquer...*
> — ***Arrête ton char, Ben-Hur !*** *tranche Sauveur.*
> A. BASTIANI, *le Pain des Jules,* p. 126.

À toi, à moi, la paille de fer !

Chacun à notre tour ; à tour de rôle ; quand j'aurais fini, tu reprendras.
On peut employer l'expression dans un récit, pour marquer la succession d'une même action faite alternativement par l'un puis par l'autre. Cette action est

le plus souvent une corvée. Mais elle peut être aussi une bagarre (on échange des coups), ou un dialogue plus ou moins préparé (on échange des répliques).
Populairement, et avec une fausse liaison, on dit : *À toi-z-à moi la paille de fer !* C'est sous cette forme que l'expression figure dans la bouche du sapeur Camember, grande figure nationale.
☐ La première attestation est de 1831 (en citation) ; ce qui est déjà respectable. L'expression vient des casernes : les hommes de corvée de chambre passent le plancher à « la paille de fer », et se relaient pour frotter ferme. On est facilement passé de là à l'idée de coups échangés, puis du dialogue.
Elle n'est plus guère employée que par les traditionalistes, et c'est dommage.

> LE SERGENT. — *Tous ceux qu'étaient restés, ils se battaient, ils se tapaient, fallait voir... Aussi voilà que c'était par trop fort de café, comme dit c't autre : il s'en montait, il s'en tombait tous les jours :* ***à toi, à moi, la paille de fer.*** *Ça n'pouvait pas durer.*
> H. MONNIER, *Scènes populaires,* p. 274.

> *La méchante et mémorable empoignade, mes fifilles !* ***À toi à moi la paille de fer !*** *Coups de boule, coups de poing, coups de genoux, coups bas ! Coups ! Coups ! Coups !*
> SAN-ANTONIO, *la Rate au court-bouillon,* p. 237.

à tout bout de champ

À propos de n'importe quoi, en y revenant sans cesse, très souvent (avec l'idée de « trop souvent »), à tout instant.
L'expression est généralement péjorative. Elle s'applique soit à des propos qui se répètent et reviennent de façon lassante, soit à un acte ou une habitude.
Elle est ancienne sous la forme : *à chaque bout de champ* (Oudin, 1640). L'idée d'une répétition rapide

et incessante du même propos ou du même acte s'accorde mal avec la lenteur des travaux des champs. On pensera plutôt au « champ » des joutes ou des jeux sportifs des nobles.

> *Je craignais qu'il n'arrive trop tard, ce pognon, pour lui ôter à Odette cette détestable manie de se faire calcer à tort et à travers,* ***à tout bout de champ.***
> A. SIMONIN, *Le cave se rebiffe,* p. 197.

attendre cent sept ans

Longtemps, trop longtemps, jusqu'à lasser la patience de celui qui attend en vain. L'expression ne s'emploie pas au passé. On ne dira guère : *je t'ai attendu cent sept ans.* Elle est surtout usuelle négativement, pour prévenir celui qu'on attendra qu'il ne doit pas compter sur un délai déraisonnable.

☐ Cent ans, le chiffre rond, est un âge vénérable pour un humain, et on a dit d'abord : « attendre cent ans ». Les sept ans de rabiot tiennent sans doute à la valeur biblique et mystique du nombre sept. Ces cent sept ans ne paraissent pas très anciens : nous n'en avons pas d'attestation avant le XX^e^ siècle.

Mais on dit au Québec : Attendre *sept ans et sept carêmes,* « très longtemps », renforcement de l'expression voisine : *sept ans et un carême,* ancienne en Anjou. Il est possible que les *cent ans,* qui expriment en un chiffre rond la plus longue durée possible d'une vie humaine, se soient combinés avec les *sept ans* d'origine biblique, pour produire : (Attendre) *cent sept ans.*

> *— Et alors, dit Alexandre en se tournant vers lui, et ces tuyaux ?*
> *— Quand Dhéry sera là.*
> *— Mais non, raconte, nom de Dieu, raconte ! On ne va pas* ***l'attendre cent sept ans,*** *celui-là.*
> *— Quand Dhéry sera là.*
> R. MERLE, *Week-end à Zuydcoote,* p. 43.

avaler son bulletin de naissance

Mourir.

☐ Bruant, en 1900, traduit « mourir » par une cinquantaine de locutions argotiques, dont : *Avaler sa cartouche, sa chique, sa cuiller, sa fourchette, sa gaffe, le goujon, sa langue.* Aucune de ces expressions n'a vraiment survécu.

Avaler son bulletin (ou *son extrait*) *de naissance,* inconnu de Bruant et des récits de guerre, est donc postérieur à 1920. Ici, ce n'est pas l'idée d'avaler physiquement un objet (ou sa langue) qui l'emporte, mais celle, à notre avis plus intéressante, du retournement définitif ; de l'entropie existentielle, diraient les philosophes.

L'inversion est double. Celui qui meurt met fin lui-même à son existence administrative et sociale, représentée symboliquement par le « bulletin de naissance » réclamé par l'Administration comme preuve de cette existence. Assassiner quelqu'un, c'est lui « faire avaler son bulletin de naissance ».

Mais aussi, « avaler » c'est « faire entrer dans son corps » : en quelque sorte, un acte de contre-accouchement. C'est sans doute à cette double charge signifiante que l'expression doit de l'avoir emporté sur d'autres, moins vigoureuses.

> *Il a encore une fois rempli les verres avant de se tirer dans les arrières de sa cambuse, me laissant tout seul à gamberger au nombre incroyable de mecs qui s'étaient assis devant cette table, à ma place,* ***et qui avaient depuis avalé, brutal, leur extrait de naissance ;*** *à tous ceux qui n'étaient plus maintenant que des noms qu'on répétait comme ça, histoire de causer.*
> A. SIMONIN, *Le cave se rebiffe,* p. 47.

avoir bouffé du lion

Manifester un dynamisme, un entrain ou une agressivité exagérés, ou considérés comme tels. Vouloir en faire beaucoup très vite, se lancer avec rage dans une entreprise. Péjorativement, se montrer inutilement querelleur.
L'expression ne s'emploie qu'au passé. *Ben, qu'est-ce qui te prend à foncer comme ça ? T'as bouffé du lion, ou quoi ?*
Elle reprend la très ancienne croyance qui veut que l'on soit ce que l'on mange, au moins symboliquement. Avoir « bouffé du lion », c'est s'être incorporé la force, la rapidité, le courage et l'agressivité de cet animal.

> *La cour s'impatientait, grondait. Des voix proposaient de boucler le patron, de le garder prisonnier, de lui couper le téléphone, de l'affamer.*
> *— Les discours, nous, vous savez...*
> *— On préférait une rallonge...*
> ***Ils avaient bouffé du lion.***
> J.-P. CHABROL, *l'Embellie,* p. 168.

avoir chié la colonne

Se tenir exagérément droit, raide, digne ou du genre pète-sec, en parlant d'un individu. *Regarde-le, l'autre guignol, avec sa queue-de-pie et son huit reflets ! Eh, mec, t'as chié la colonne ?*
Assez usuel en parlant d'hommes (plus rarement de femmes) qui paraissent mépriser la piétaille environnante.
☐ Il s'agit, vous l'avez deviné, de la colonne Vendôme, dont les tortillons de bronze évoquent assez bien, en effet, un gigantesque étron. Elle fut de bonne heure un objet de plaisanteries et même d'exécration pour les ouvriers parisiens. D'où une première expression, que note A. Bruant en 1900 : *S'imaginer*

avoir chié la colonne, faire des embarras, de l'épate, de l'esbrouffe.
Notre expression est un peu différente, elle évoque la raideur stupidement militaire de ladite colonne. C'est en somme une variante un peu grossière de l'idée « d'avoir avalé son parapluie ». Elle est sans doute à dater du dernier tiers du XIX^e^ siècle.

> — *Le grand juteux qu'a* ***l'air d'avoir chié la colonne,*** *dit-il, c'est X... Pas exactement une vache, si tu veux, mais service-service ; dans un sens il est correct, mais un profond salaud quand même.*
> J. PERRET, *le Caporal épinglé,* p. 339.

Q avoir du foin plein les poches

Avoir de la fortune, de l'argent ; dépenser largement, sans souci du lendemain ; être facilement prêt à payer.
□ Plus encore qu'en France, où on a *du foin dans ses bottes* quand on est « à l'aise », celui-ci est synonyme de richesse solide au Québec, province essentiellement rurale, aux longs et durs hivers pendant lesquels il faut nourrir à l'étable les bêtes qui sont en fait la véritable richesse.
Mais les deux expressions ne sont pas parallèles : en France, elle a pour origine *avoir mis du foin dans ses bottes,* « s'être enrichi en partant de pas grand-chose » ; mais pas nécessairement être généreux. La québécoise met le foin *dans la poche,* d'où on le sort plus facilement que de ses bottes ! Par ailleurs, foin s'emploie seul au Québec pour « argent », ce qui n'est jamais le cas en France, où seul *blé* peut signifier « argent ».

> *Comme c'était l'hiver, pas question de danser dans la cour, et les Georges et Jocelyn de Mimi* ***avaient le foin dans la poche,*** *y mendiaient pas ceux-là, des fils de famille avec le papa doré dans la finance, et tout ça !*
> M.-C. BLAIS, *À cœur joual,* p. 179.

avoir encore sa valise à la gare

Être peu dégourdi, mal au courant des coutumes d'un lieu, et en particulier d'une grande ville, de Paris.
L'expression est un peu vieillie. Ce ne sont plus les provinciaux qui envahissent Paris, mais les Parisiens qui envahissent la province, et pas en train, en voiture. Cependant on ne dit pas, ou pas encore, « avoir encore sa voiture au parking », ni « sa valise à l'aéroport ».
☐ Le paysan, le cul-terreux, qui arrive pour la première fois à Paris, généralement pour y chercher du travail, laisse sa valise à la gare, en consigne, au moins pour quelques heures, le temps de se restaurer, de trouver un logement. D'où : ne pas avoir l'esprit très éveillé.
L'expression a pu naître au début de ce siècle, à l'époque de la grande ruée sur la Ville-Lumière.

> LE CHAUFFEUR. — *Je vous assure...*
> MADAME RAYMONDE. — *Non, mais chez qui ! Il n'y a pas à dire,* ***il croit que j'ai encore ma valise à la gare...***
> LE CHAUFFEUR. — *Je ne vois pas, madame Raymonde, à quoi vous voulez en venir.*
> J. DYSSORD, *l'Amour tel qu'on le parle,* p. 61.

Q avoir la gale aux dents

Avoir toujours faim, être un gros mangeur ; en termes savants, être atteint de boulimie :
— *A s'plaint d'être grosse comme une coche, okay, a prend des pilules et des piqûres, okay, mais a prend aussi ses deux chise-burger géants et ses trois patates ben grasses à chaque jour, et pis quatre sundae aux fraises l'été ! On peut ben dire qu'elle a la gale aux dents !*
☐ À l'expression québécoise correspond en France

une expression aujourd'hui oubliée, et qui a le même sens en disant le contraire : *Ne pas avoir la gale aux dents,* « avoir toujours faim », « être gros mangeur ».
Il est possible que les deux versions (du Québec et de France) aient existé en même temps au XVIII[e] siècle. Pour la première, la *gale* provoque une irritation (symbolique) des dents, qui se manifeste en permanence par l'envie de manger, de dévorer.
Pour la seconde (en France et négative), l'absence de gale aux dents vient (toujours symboliquement) de ce que celles-ci sont constamment nettoyées par les aliments que dévore le gros mangeur. La robustesse et la vigueur des dents sont la preuve d'un appétit largement satisfait.

Q avoir le cœur où les poules ont l'œuf

Ne pas avoir de « cœur », de bonté naturelle, de pitié ; ne penser qu'à ses intérêts. *L'écœurant ! J'étais sans une maudite cenne depuis deux jours, j'avais rien mangé ! Tu crois qu'il m'aurait offert même qu'un hot-dog catchope ? Pantoute ! Il a ben le cœur là ousque les poules ont l'œuf !*
☐ Pas d'équivalent en France de cette expression québécoise : « avoir le cœur à la place du cul », par exemple, n'existe pas (ou n'aurait pas du tout le même sens). La formation de l'expression québécoise reste peu claire.

avoir l'estomac dans les talons

Être pris d'une fringale. Avoir très faim.
☐ La sensation de faim paraît se situer « au creux » de l'estomac, et les talons sont la partie la plus basse

du corps. Mais le rapport formel de l'un à l'autre n'est pas bien situé historiquement. À dater du milieu du XIX^e siècle.

> LA MÈRE PARADIS, *rentrant avec la soupe. — V'là la bouillante !*
> PARADIS. — *Eh bien, en avant le boulottage,* ***j'ai l'estomac dans les talons,*** *moi !*
> O. MÉTÉNIER, *En famille,* p. 14 (théâtre).

avoir tué père et mère

Être capable de tout, en être réduit à faire n'importe quoi. *Pour faire un boulot comme ça, je te le dis, faut avoir tué père et mère.*
L'idée est que celui qui a tué père et mère ne peut pas descendre plus bas dans l'infamie ; l'étape précédente étant d'être prêt à « tuer père et mère » pour obtenir quelque chose. Le double parricide est le comble de l'horreur imaginée.

> *Quand on lui en faisait la remarque, il répondait hargneusement :*
> — *On voit bien que vous êtes pas commerçant, vous. C'est pas tout rose d'être commerçant, aujourd'hui.* ***Faut avoir tué père et mère !***
> J. DUTOURD, *Au Bon Beurre,* p. 267.

avoir un œil qui dit merde à l'autre

Être affligé de strabisme divergent : loucher.
☐ Dans le strabisme, l'un des yeux paraît, soit s'adresser injurieusement à l'autre (strabisme convergent : on louche « en dedans »), soit lui tourner

le dos (strabisme divergent : on louche « en dehors »). Dans les deux cas, l'œil irrégulier « dit merde à l'autre ».

> *La petite cervelle travaillait sur ces mots... et il n'arrivait à trouver, comme explication plausible, que celle-ci :*
> *— Le préalable, c'est ce très cher frère qui a des joues qui pendent comme celles d'un vieux cochon, un nez ou s'qu'il pleut dedans, et* ***un œil qui dit « merde » à l'autre...***
> A. BRUANT, *les Bas-Fonds de Paris*, I, p. 459.

◁ ▷

Bille en tête

Franchement, carrément, sans détours : *Avec Josyane, tu sais, faut y aller bille en tête, elle aime ça, et les salades elle en a rien à faire.*
Se dit des propos comme des actes, plus souvent avec les verbes *attaquer, y aller, démarrer.*
☐ Du jeu de billard, dans lequel on peut jouer une bille « en tête », c'est-à-dire en la frappant (ou en lui faisant frapper une autre bille) au centre, « de côté », ou « par la bande ».

> — *La 4 CV, c'est la plus nerveuse des voitures. Aux feux, c'est elle qui démarre* ***bille en tête*** *avant tout le monde.*
> — *Oui mais après, moi j'arrive, dit papa. Et je passe.*
> Ch. ROCHEFORT, *les Petits enfants du siècle,* p. 66.

bouffer de la tarte aux poils

« Gamahucher » une femme, comme disaient les libertins des siècles passés. Ou « pratiquer un cunilinctus » comme le disent moins élégamment les sexologues du nôtre. Autrement dit, lécher ou sucer le sexe d'une partenaire.
☐ Rustique et plutôt désobligeante, l'expression traduit moins le plaisir pris ou donné à cette caresse, que le désagrément, pour l'homme, d'un buisson de poils qu'il faut « bouffer » vaille que vaille.

> *Au bras de cette malsonnante, je rêvais des propos qu'aurait pu tenir M. Swann au bras d'Odette de Crécy en longeant cette eau verte où scintillaient des ablettes argentées, avec ses berges couleur de rainette, ses guinches ripolinées de rouge et ses pontons sous les lilas. Moi, pas veinard, je me suis retrouvé à l'hôtel « Printania », dans des draps douteux,* ***à bouffer de la tarte aux poils !***
> M. AUDIARD, *le P'tit cheval de retour,* p. 137.